

Pour ma vie terrienne

DELAISSANT UN MOMENT SES VIES MARTIENNES, ETIENNE DAHO N'HESITE PAS A REVENIR SUR SES VIES TERRESTRES. DANS LE ROLE DU CONFIDENT, FRANCIS DORDOR RECUEILLE SOUVENIRS ET CONFESSIONS, DISPENSES AVEC TOUTE LA CANDEUR TOUCHANTE ET LA REFLEXION SAGE QUI A FAIT DEPUIS QUATRE ALBUMS LE CHARME DE SON PERSONNAGE.

BUFFALO BILL

Etienne Daho n'est pas différent. Comme vous et moi, il compense. Sans doute aime-t'il Jésus & Mary Chain pour la touchante inconscience de leurs envois, lui qui n'est jamais en retard pour s'asséner au ventre les coups d'une lucidité à l'effilé tranchant. A l'entendre, il n'est rien. Chanteur sans voix, auteur sans consistance, image sans teint. Et comble d'embarras, il est artiste à succès pour qui le succès serait accidentel et secondaire. « Je n'ai aucune ambition et j'espère ne jamais être numéro 1 » proclame-t-il, comme si c'était là l'opprobre suprême. Daho est ce qu'il est, par défaut. Il rejoint ainsi son double pittoresque, peint par Guy Pellaert sur la pochette de « Pour Nos Vies Martiennes », son 4^e album, qui, perdu dans la féerie bidon d'un parc forain, traverse un monde où le vertige est loi, lui qui a peur du vide, grouillant de populo, lui qui redoute la foule.

Ce même vertige l'a cueilli le jour de la sortie du disque.

« J'ai été pris de panique. Le téléphone sonnait sans arrêt, ce qui ne faisait qu'augmenter mon angoisse. Jusqu' alors la vie s'écoulait presque paisiblement, à tel point que, faute de me voir, on me disait probablement très malade. Sans compter que depuis que j'ai produit le disque de Dani, on me croyait dans la poudre jusqu'aux yeux... » Comme son idole-amie, Françoise Hardy, Etienne trouve qu'il y a un monde entre écrire des chansons, les enregistrer, exercices intimes par excellence, et tout le travail qu'on exige derrière, la promo, qui réclame des qualités radicalement inverses.

« Dans les effets positifs du succès, heureusement il y a la liberté de refuser certaines choses, ne pas faire toutes les émissions de télé ou de radio où l'on ne se sent pas particulièrement à l'aise, où l'on a l'impression d'être le représentant de commerce avec sa camionnette chargée de disques devant la porte. »

Il est assis sur le rebord en bois, là où le soleil jette un mikado serré de rayons chauds à travers la grande baie vitrée. A cette heure montmartroise, les lattes vitrifiées du parquet luisent loin sous le dardant regard de l'astre, dans l'immense pièce au premier étage de sa nouvelle maison qu'occupent succinctement une plante verte réfugiée dans un coin, un salon de cuir chocolat près de la vidéothèque et au fond, un court escalier qui mène à une mezzanine accaparée par des rayonnages de livres rangés comme les notes d'une octave, la plupart ramenés de Rennes. Au début du siècle, l'endroit appartenait à Buffalo Bill Cody qui y logeait les chevaux de son cirque itinérant avec lequel il relatait chaque soir sous chapiteau, la Conquête du Grand Ouest.

« La succession est logique puisque tout le monde me dit que je ressemble à Lucky Luke ».

Pourtant, foin de Jolly Jumper ou Rantanplan, pour parler, Daho préfère la place du chat, près de la kitchennette, celle du ronron matinal après la soucoupe de lait, où l'on peut s'étirer et bailler en toisant les gros chiens qui lèvent la patte en bas, dans la rue. Etienne offre du thé, du pain grillé et de la gelée de coing. T-shirt tombant informe sur un jean noir, les pieds nus, il se montre au naturel, en toute simplicité et domesticité.

« Pendant très longtemps, j'ai eu peur de rencontrer les gens dont je savais qu'ils me connaissaient à travers mes disques. J'avais peur qu'ils soient déçus. Aujourd'hui, j'arrive à prendre un peu de recul. Je suis nettement plus détendu par rapport à mon image. J'accepte de faire des photos avec des boutons sur la gueule en me disant : « Après tout ce bouton est à moi. Il m'appartient. D'ailleurs je suis loin de l'image glabre,

cireuse, presque irréaliste que j'entendais donner à mes débuts. »

Pour se sortir du ponctuel embarras que représente le choix d'une pochette, Etienne a fait appel ce coup-ci à Pellaert, qu'il avait rencontré au moment où il rédigeait, avec Jérôme Soligny, sa biographie de Françoise Hardy (le peintre belge s'était inspiré de la languide Françoise pour son héroïne de BD, « Pravda la Survireuse » dans les années 60). Auteur de « Bye Bye Baby Bye Bye (Rock Dreams) », Pellaert a en quelque sorte donné ses icônes à la mythologie rock. Et pour Etienne, le rock « C'est avant tout une usine à rêves. C'est à 60 % des images, c'est du cinéma », lui qui ressemble à un personnage de Truffaut. Pour l'enfance malheureuse des « 400 coups » et l'angoisse du vide de l'« Homme Qui Aimait Les Femmes ». Il apparaît alors comme un jouisseur forcément contrarié, sensuel, contemplatif, décalé involontaire, presque sage, dans un monde où seuls productif et quantitatif importent vraiment, tout en rendant l'espèce odieuse. Antoine Doinel pop, dandy sans arrogance ni religion de la décomposition ou de l'amoralité, Etienne promène dans la France blette et schizo des 80's, avec un air d'excuse, cette douce normalité qui l'accule aux contrées secrètes d'une solitude atténuée par la présence virevoltante d'amis aux sourires, à la bienveillance que l'on réserve plutôt aux convalescents. Comme dans les histoires de Truffaut, Etienne mérite que l'on dépasse le seuil de la banalité en trompe l'oeil, celle des mots qui à vouloir trop dire, oublient d'évoquer, pour mieux s'attarder sur ce filet de voix intérieure qui veut nous chanter l'émotion d'un rêve, d'une extase ou d'une mort... Petit frère de nostalgie, il nous parle de ce pays à jamais perdu où l'élégance n'excluait pas le sentiment, et surtout, brave, nu, il remonte le cours d'amours tumultueuses qu'il refuse de voir se jeter dans des fleuves sans désir.

— Beaucoup ont choisi ce métier pour prendre une revanche, sociale ou affective. Qu'en a-t-il été pour toi ?

ETIENNE DAHO : *il y a certainement eu une revanche affective dans la réalisation de mon premier album, « Mythomane », qui comme je l'ai déjà dit, était exclusivement destiné à séduire une personne très précise. Mais si l'on doit remonter plus loin, il y a certainement dans mon goût pour le rock, le résultat d'une incompréhension totale de mon entourage, de ma famille, à mon égard. Toute ma vie, on m'a dit que j'étais maigre, que j'étais moche. Ma famille m'a vraiment cassé à ce niveau-là. Je traîne des tas de complexes depuis l'enfance qui viennent certainement de là, de cette absence de reconnaissance de la part de gens qui étaient censés être proches de moi. Mais c'est plutôt la dérision qui remplacerait chez moi la subversion chez d'autres. Je prends assez vite mes distances avec des choses trop passionnelles, même si je suis un passionné. Ma voix m'impose peut être ce type de réaction. Peut être que les mots auraient une tout autre portée si l'organe qui les véhicule avait lui aussi une ampleur différente.*

— Tu as dit que ton nouvel album correspondait à l'impression que l'on vit une période dure et agressive...

E.D. : *C'est plus qu'une impression, c'est une certitude. Il ne fait pas bon avoir dix-huit ans aujourd'hui. C'est une période socialement troublée et incertaine où il n'existe plus de valeurs auxquelles se raccrocher ou alors on voit les plus jeunes reprendre les principes de leurs grands parents, à savoir travail, famille et patrie. Le sexe qui devrait être à cet âge quelque chose de joyeux devient, avec le SIDA, une sorte de parcours du combattant.*

— Tu vis pourtant dans une prison dorée. Quelle est la part d'expérience personnelle qui entre dans l'humeur, plutôt sombre, de l'album ?

E.D. : *J'ai vécu des moments difficiles, cet hiver notamment, de longs mois d'incertitudes et de dépression. De remise en question de tout, de moi, des autres, du monde, quelque chose d'impalpable qui fût certainement le contre coup de la longue et éprouvante période de travail que j'avais vécue avant, le studio, les productions etc. Je me suis totalement oublié dans le boulot à tel point qu'à un moment donné, je ne savais plus qui j'étais. J'ai douté énormément. En passant le cap des 30 ans, je me suis senti différent. Je ne m'accroche pas désespérément à l'adolescence mais je sens qu'une partie*

importante de moi-même est restée là bas. Dans la tête, j'ai l'impression d'avoir 17 ans même si j'en ai 32 aujourd'hui. De fait je suis rentré à mon insu dans un monde que je ne connais pas, qui est le monde des adultes, un monde que je n'ai jamais trouvé très attrayant. Prendre de l'âge, se bonifier, devenir meilleur devrait pourtant constituer une source, sinon de joie, du moins de réconfort. Mais non, j'ai eu peur. Je me suis senti mal. Je me suis demandé si j'étais capable d'écrire des choses fortes. Si j'étais un vrai chanteur, si je ne m'étais pas trompé de métier, si j'avais de la consistance. J'ai bien failli tout plaquer.

— Est-ce que ce nouvel album t'a apporté certaines réponses ?

E.D. : *C'est un disque qui me touche, donc pour moi il est très bien. C'est ce que j'ai fait de mieux. Il me procure un soupçon d'euphorie et de détente, choses rares chez moi.*

— Qu'est ce qui t'est le plus nécessaire, les complexes ou cette lucidité qui te permet de dire « quand je serai un véritable artiste » ?

E.D. : *C'est bien de se mettre en situation d'apprendre des choses. De ne jamais faire de l'auto satisfaction. Les gens qui font de l'auto satisfaction me dérangent. Déjà choisir ce métier c'est vouloir être très bon, le meilleur possible, ça ne peut pas vouloir signifier un disque de plus. C'est très élitiste ce que je dis mais j'estime qu'il y a trop de gens qui font ça... il y a trop de gens qui se lancent dans ce métier pour faire un coup. Tout le monde veut faire de la radio, de la télé, de la photo, de la musique. Ça banalise beaucoup... Remarque, moi je ne sais même pas jouer de guitare. L'arrivisme dans ce métier est quelque chose à bannir de toute urgence. Je suis scié par le nombre de gens qui enregistrent un disque qui marche et disparaissent dès le second. Il y a un tel gâchis personnel. C'est une expérience tellement forte que cela doit les briser complètement. Je pense notamment aux gamines qui marchent là, Vanessa Paradis, Elsa. C'est très cruel.*

— Tu disais ressentir la férocité du climat social, or les solutions que tu sembles vouloir préconiser dans tes chansons seraient plutôt l'évasion, l'oubli et la fuite que l'affrontement ou la lutte.

E.D. : *Oui c'est vrai. Sans être quelqu'un qui fuit vraiment. J'ai dû écrire les textes très vite, dans le studio, le couteau sur la gorge. Mais il est exact que j'étais cet hiver, dans cet état d'esprit. J'ai perdu des amis, les méfaits de la drogue, des gens que j'aimais beaucoup, qui symbolisaient pour moi l'idée de bande à laquelle je suis très attaché. Je privilégie énormément cet aspect de ma vie, peut*

être parce que dans ma famille c'était un peu n'importe quoi. Ma vraie famille, ce sont mes copains.

— Sur ton premier album, il y a une chanson, « Mes Copains » où tu les appelles à ne pas laisser tomber.

E.D. : *A ne pas entrer dans le monde adulte.*

PURETE

— L'âge adulte te paraît pouvoir mettre en péril tes dispositions artistiques ?

« Je suis loin de l'image glabre, cirreuse, presque iréelle que j'entendais donner à mes débuts ».



E.D. : Je crois que je ne pourrais continuer qu'à la seule condition de conserver une certaine innocence et, même si c'est prétentieux de ma part, une certaine pureté. Je pense avoir préservé jusqu'à présent une sorte de naïveté qui m'a évité l'engloutissement du succès et tous les pièges dans lesquels il est aisé de tomber, puisque tu es sollicité en permanence. Tu entends ? (La sonnerie du téléphone crépite en bas). Tous les jours je me répète que je suis normal, que tout cela n'a aucune importance. Je m'oblige à prendre des bains de foule, à contrôler ma paranoïa, à ne pas être complètement déconnecté de la réalité.

— Même si dans tes chansons, tu inclines à vouloir y échapper...

E.D. : C'est vrai. Je cherche à m'envoler. C'est sûr, il doit y avoir des solutions. Pas forcément dans la mort. J'ai eu des intérêts mystiques, dans le bouddhisme notamment, mais je suis bien trop paresseux pour pouvoir en faire la pratique au

quotidien. J'ai rencontré des bouddhistes qui avaient comme ça une sérénité dont j'étais très envieux. C'est incroyable de pouvoir traverser la vie avec autant de calme, moi qui suis tout le temps sous angoisse. Le seul instant de l'album où s'exprime l'espoir, la paix, la sérénité, c'est dans « Heures Hindoues », la chanson dont je suis le plus satisfait, avec l'illustration à la fin, vaguement Satie. Il y a peut être quelque chose de prémonitoire là dedans.

— Mais le détachement qui est l'état auquel aspire le bouddhisme ne peut pas être conciliable avec la condition de chanteur dont le sujet de prédilection se trouve être la passion et l'amour...

E.D. : Tout à fait. Si je n'avais pas toutes ces galères personnelles il est vraisemblable que je n'écrirais pas de chansons. Ma vie affective nourrit mes textes depuis le début. Heureusement que l'amour est un sujet qui autorise toutes les formulations et s'appréhende

sous tous les angles possibles. Je ne continuerai à écrire et à chanter que si je peux me bonifier, devenir un Léonard Cohen ou quelqu'un comme ça, qui représente pour moi un sommet dans la maturité et la rigueur. Vieillir de cette façon est finalement assez sécurisant. Mais à moins de me surprendre moi-même et devenir un auteur réellement intéressant, je crois, comme je l'ai déjà dit, que cet album annonce les derniers. Tu mets 20 ans à faire ton premier disque et 6 mois à faire le second. Tu vis sur une espèce d'acquis. Tu gères ton capital juvénile. Je ne me vois pas rentabiliser ces choses de l'adolescence ad vitam aeternam. J'ai beaucoup à apprendre. J'ai pris des cours de chant, mais bon... J'ai voulu composer mes musiques mais comme c'est toujours la même chose, on n'en a finalement retenu que deux sur l'album. Je ne crois pas pouvoir écrire sur les amours enchantés ou désenchantés toute ma vie. On peut aimer à tout âge certes, et avoir

l'impression d'avoir 16 ans à chaque rencontre, mais plus on vieillit plus les rencontres sont difficiles.

— Et les ruptures ?

E.D. : C'est toujours difficile de rompre... C'est très dur. Être amoureux signifie s'investir totalement, faire don de soi. Tu ne peux pas concevoir que de l'autre côté, il n'y ait que don partiel. C'est extrêmement difficile d'aimer et d'être aimé. Je me demande parfois si ce ne sont pas des choses qui sont forcément très courtes. On sait que les quatre premiers mois sont enchanteurs et puis les problèmes surgissent. Ne vaudrait-il pas mieux aimer 10 000 femmes dans sa vie, quatre mois chacune plutôt que deux.

— Ou plutôt qu'une ?

E.D. : J'ai commencé à chanter pour une femme, pour un idéal féminin, mais je crois que je continue parce que je n'ai toujours pas trouvé. Après ce que j'ai pu vivre dans ma famille, je recherchais la stabilité affective. C'est ce qui importait pour moi beaucoup plus que réussir ma vie professionnelle. C'est pour cela que c'est une bonne surprise mais pas une obsession. Avant tout, avant d'avoir de l'argent, et j'aurais pu en gagner énormément, c'est si facile quand on est sollicité en permanence, avant le succès et la gloire, il y a la réussite sentimentale. Je ne cours pas après l'autre réussite. C'est bien, mais c'est pas... Enfin il vaut mieux avoir une chose sur les deux que rien du tout.

— Et si par bonheur tu trouvais...

E.D. : J'espère qu'un jour...

— Tu arrêterais tout ?

E.D. : Peut être. Je sais qu'il est difficile de se réaliser dans les deux domaines. J'aimerais bien connaître des gens qui y soient parvenus, pour savoir que ça existe. Mais pourquoi pas ? Si quelqu'un t'aime, cette personne doit pouvoir te pousser dans le sens de ton accomplissement. Ce n'est pas quelqu'un qui pourrait t'empêcher de réaliser ce qui est profond chez toi. Il est certain qu'il est plus facile de vivre cette totalité sur une très courte période. Mieux vaut ne pas s'éterniser dans des relations où l'on sent l'insatisfaction croître.

— Ce sont des choses que tu sens très vite ?

E.D. : Elles se dégagent plus ou moins rapidement. Des coups de foudre, il y en a très peu. J'en ai eu deux. J'ai aimé deux fois, vraiment, et puis il y a eu les petites choses de passage qui rendent la vie agréable. J'ai aussi la faculté de pouvoir tomber amoureux de mes amis. C'est une de mes composantes, l'amitié amoureuse. J'ai une vie amicale tout à fait exceptionnelle.

— Qui est aussi marquée d'ambiguïté ?

E.D. : Oui.

— Ça peut aller très loin ?

E.D. : Très loin, tu veux dire... (rires)

— Oui (rires)

E.D. : Non, ce n'est plus de mon âge.

Mais ce sont des relations qui peuvent être excitantes, savoureuses et qu'il faut laisser baigner dans un silence complice. Les non-dits sont primordiaux dans ces cas là. J'aime bien que mes relations d'amitié soient empreintes de cette chose supplémentaire, induite, que l'on appelle sensualité, qui ne procède pas forcément du toucher mais plutôt du comportement. La séduction est pour moi l'une des meilleures choses que nous offre la vie.

— Ressens-tu autant de souffrance à briser une amitié qu'à rompre avec une femme ?

E.D. : Dans une amitié n'entre pas comme dans un couple la notion de projet, de long terme. Avec un ami tu ne te poses pas la question du lendemain, tu as le sentiment qu'il sera à tes côtés pour toujours. Je n'ai jamais eu de grosse déception avec des amis.

— Est ce que tu pardonnes beaucoup. Est ce que tu arrives à faire taire ton orgueil ?

E.D. : Je suis souvent parti le premier. Les choses qui s'effritent c'est l'horreur. Quand tu ne vois plus dans le regard de l'autre la même étincelle... Il y a des choses que l'on ne peut pas prolonger. Les prolonger serait contre nature. Ce sont des décisions qu'il faut savoir prendre.

— Es-tu courageux dans ces moments là ?

E.D. : J'ai appris à l'être.

— Quitte à te montrer cruel ?

E.D. : You have to be cruel to be kind...

GOURMANDISE

— Est ce que ta rigueur esthétique peut éventuellement influencer sur tes amitiés. Laisserais-tu tomber un ami qui se laisse aller par exemple, qui prendrait du poids ?

E.D. : Oh non, ce serait tragique. Je pourrais à la rigueur lui donner l'adresse d'une salle de sport (rires).

— Tu parlais de non dit, pourtant sur ton nouvel album tu abordes de façon un peu plus précise (« Des Ir ») les affaires du sexe. On y sent même un certain désenchantement qui a pu faire dire à Gainsbourg dans « Je T'aime Moi Non Plus » : « l'amour physique est sans issue »...

E.D. : Par certains côtés le sexe peut être une issue. C'est sûr que jusqu'à cet album, j'évoquais plus volontiers la sen-

sualité que la sexualité. Je suis peut être un peu moins romantique, plus près des nourritures terrestres. J'ai toujours aimé les rencontres multiples. C'est très très important pour moi, même si je me suis un peu assagi. Les gens s'imaginent que quand tu es chanteur tu passes ton temps à « tirer » alors que ça n'a jamais



« **Tous les jours je me répète que je suis normal, que tout ça n'a aucune importance** ».



été aussi compliqué que depuis que je suis connu.

— Es-tu un collectionneur ?

E.D. : Non. J'aime séduire et j'aime être séduit. C'est magique. Il y a au début d'une rencontre une charge magnétique extraordinaire que je désespère de ne pouvoir prolonger.

— Maupassant en parlant du poète anglais Charles Swinburne a dit quelque chose qui je trouve te ressemble : « Tout chez lui est empreint de l'inexprimable désir, sans forme précise et sans réalité possible, qui hante l'âme des vrais sensuels ». Il y a deux autres personnes à qui l'on pourrait destiner ces propos : Morrissey et James Dean.

E.D. : J'aime beaucoup Morrissey.

Quant à James Dean j'avais sa photo au dessus de mon lit pendant très longtemps. Je crois que j'ai été amoureux de James Dean à un moment de ma vie. J'avais pas vu les films mais j'avais lu tout ce qui était possible de lire sur lui. J'étais touché par le personnage, par son enfance, par sa myopie. C'est devenu très gênant par la suite, quand on a vu la façon dont son image a été exploitée, apparaissant sur les cendriers, les T-shirts, les caleçons. Comme pour Marilyn, il était devenu difficile de fantasmer sur quelque chose d'aussi galvaudé. Ma soeur m'a dit que la pochette de « Pour Nos Vies Martiennes » lui faisait penser à James Dean, à « Rebel Without A Cause ».

— D'après toi qu'est-ce qui te lie à James Dean ?

E.D. : Faire de sa vie une jouissance permanente.

— C'est étrange. Tu dis jouissance et donc satisfaction. Il semblerait qu'au contraire chez toi le désir et la séduction tiennent une plus grande place que l'assouvissement, que les fantasmes soient plus forts que leur réalisation. Sinon il faut payer la Note.

E.D. : Mon Dieu, je suis cerné ! »